

Présentation

Le comité de direction

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Le comité de direction (1977). Présentation. *Liberté*, 19(3), 3-8.

présentation

Toute enquête comme celle dont les résultats occupent la présente livraison de LIBERTÉ, beaucoup plus qu'elle ne répond à une question, exprime cette question et l'inquiétude qu'elle suscite. Il n'en va pas autrement ici, où l'on ne doit pas chercher un bilan complet et systématique de la littérature québécoise actuelle, mais bien l'expression plurielle, provisoire aussi, de la vision que se font aujourd'hui un certain nombre d'écrivains québécois de l'état général de leur (notre) littérature et de leur propre position à l'intérieur de celle-ci.

Quant à l'interrogation, elle est à l'origine même de l'enquête, car si nous l'avons organisée, c'est qu'il nous semblait que la littérature québécoise, dans l'abondance et l'extrême diversification qui la caractérisent depuis quelques années, et aussi dans les problèmes de tous ordres qu'elle connaît, se devait de tenter un retour critique sur elle-même et un examen le plus lucide possible de sa situation présente et de son avenir vraisemblable.

Nous avons donc demandé à une trentaine d'écrivains de dire comment ils voient la littérature québécoise actuelle et comment ils SE voient par rapport à elle. Et pour accompagner la question, nous avons envoyé à chacun le texte de François Ricard qui figure en tête du numéro, texte qui, par conséquent, se voulait un peu provocateur et « éveilleur de réponses ».

Tous les appelés n'ont pas répondu, mais au moins, parmi les seize qui l'ont fait, se trouvent des écrivains de trois générations, aussi bien poètes, essayistes et romanciers que critiques plus ou moins professionnels, ce qui donne à cette enquête, tout de même, un caractère assez représentatif. Réginald Martel et André Renaud, quant à eux, ont préféré s'abstenir vu leur engagement au sein du Conseil des Arts.

La forme des réponses varie considérablement, de l'étude d'ensemble à l'analyse de cas ou de questions particulières, de la confession au dialogue imaginaire, en passant par le manifeste, la satire, l'éditorial, l'épître et même la lettre de désistement. Cette diversité est précieuse : c'est elle, en grande partie, qui fait de ce numéro une véritable réunion d'écrivains.

Les opinions varient également, selon l'optique de chaque écrivain et la recherche personnelle qu'il poursuit. Ces divergences, cependant, n'empêchent pas que se dégagent assez nettement certaines constantes, dont l'une des plus remarquables est justement la conscience, plus ou moins claire, plus ou moins rationalisée, d'un malaise, d'une insatisfaction devant l'état présent de la littérature québécoise. Ce malaise n'est pas vécu ni expliqué de la même manière par tous, mais presque tous le ressentent ou le perçoivent à quelque degré. C'est déjà, en soi, un signe.

Autre constante à relever et à rattacher étroitement à la première : la conviction, éprouvée par tous, que les conditions de la littérature québécoise, depuis 1970 environ, se sont transformées radicalement. S'il fut, vers 1965, « guerrier » ou militant, et s'il eut en ce temps-là le sentiment de jouer un rôle crucial dans la vie collective, l'écrivain, aujourd'hui, se sent beaucoup plus isolé, beaucoup plus durement confronté à lui-même, ramené pour ainsi dire à son

intimité (Gilles Archambault) et à sa table de travail. Il tend à assumer plus volontiers (a-t-il désormais le choix d'agir autrement?) sa condition de « prêtre » (Yvon Rivard), de « contemplatif » (Yves Beauchemin), de « personne du style » (Jacques Godbout) ou même de « double cyclope » (Jacques Folch-Ribas), c'est-à-dire à abattre, dans l'allégresse ou non, notre vieux mur des lamentations (Réjean Beaudoin) et à rentrer chez lui retrouver « sa solitude — ou son abstraite solidarité avec le langage » (André Major). Sans cesser de croire que ses oeuvres sont directement liées au destin de la collectivité (André Brochu), il refuse de plus en plus, comme « coureur de voix » (Jacques Godbout) — et de « voix unique » (Yves Beauchemin) —, le service des messianismes idéologiques ou politiques que certaine critique voudrait lui faire embrasser.

Et ce, en dépit (ou à cause, comme on voudra) du 15 novembre. A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de préciser que l'enquête a été lancée en août 1976, c'est-à-dire avant l'annonce de l'élection. Les textes réunis ici ont donc été pensés ou rédigés alors que se produisait le changement de régime, comme l'indique la date de chacun. Face à ce changement, on verra que les écrivains consultés éprouvent presque unanimement un grand espoir, mais sans la fièvre ou la fébrilité qui avait accompagné, par exemple, les débuts de la Révolution tranquille. Cette relative tranquillité est peut-être un bon signe, aussi bien pour les écrivains eux-mêmes, qui savent de plus en plus qu'ils ont à compter avant tout sur leurs propres moyens, comme on dit, que pour le Québec, dont le renouveau politique, cette fois-ci, sera peut-être moins fiévreux mais plus durable que naguère. C'est à voir. Chose certaine, l'inquiétude qui nous a fait entreprendre cette enquête à l'été de 1976, nous continuons encore, quoique de manière un peu moins crispée, à l'éprouver aujourd'hui. D'ailleurs, que serait une littérature qui non seulement n'interrogerait pas le réel (Pierre Nepveu), mais ne s'interrogerait pas elle-même tout aussi passionnément? Le capitaine de Gilles Marcotte a beau savoir que son interrogation est sans fin et parfois fautive, s'en défaire serait se priver du principal avantage, du principal attrait de sa navigation.

Comment, à partir de ces quelques témoignages d'écrivains, dont certains sont encore au tout début de leur oeuvre, comment peut-on entrevoir l'avenir de la littérature québécoise? De l'avenir réel, on ne saurait évidemment rien dire. Mais de l'avenir souhaité, on peut peut-être dire ceci : il faudra repenser généralement le rapport de la nature et de la culture, comme le réclame André Belleau ; il faudra retrouver, aussi bien dans le champ théorique ou critique que dans celui de la pratique littéraire (Lise Gauvin), une ligne d'invention, de création originale dégagée à la fois des vieilles rengaines patriotiques (Gilles Archambault, Réjean Beaudoin, André Major, Yvon Rivard) et de l'imitation servile des modèles extérieurs (André Belleau, André Brochu) ; et il faudra concevoir un nouveau mode d'insertion, d'articulation, de la littérature dans l'ensemble de la culture (Nicole Brossard, François Hébert, Michèle Lalonde).

C'est un programme chargé, mais dont l'urgence ne fait pas de doute.

LE COMITÉ DE DIRECTION